

Enseignement du kalmouk et situation linguistique (fin 1950-2000)¹

Vlada BARANOVA

*École des hautes études en sciences économiques,
Université de Saint-Petersbourg*

Résumé:

L'article aborde le rapport envers la langue dans une communauté, les Kalmouks, qui a vécu l'expérience traumatisante de la déportation. Le processus de disparition de la langue kalmouke est traditionnellement relié avec la déportation des Kalmouks en Sibérie. Tout en étant juste, cette explication n'explique pas pourquoi cette baisse du nombre des locuteurs du kalmouk ne s'est pas arrêtée après leur retour dans leurs terres. Nous analysons ici un des facteurs déterminants pour comprendre cette nouvelle situation, à savoir la politique linguistique, dans les années 1920-1980.

Mots-clés: kalmouk, politique linguistique, Union Soviétique, langue minoritaire, école soviétique, minorités ethniques, langue maternelle, langue «littéraire»

¹ Je tiens à remercier les organisatrices de la conférence «Le gouvernement des langues. Russes et Soviétiques face au multilinguisme», qui s'est tenue à Moscou en mars 2008, Juliette Cadiot et Larissa Zakharova, pour leurs critiques de la version russe de cet article, ainsi que la traduction en français.

LES KALMOUKS - PRÉSENTATION

C'est au début du XVII^e siècle que les Kalmouks, originaires d'Asie centrale, s'installent sur le territoire de l'actuelle Kalmoukie². À la fin du XVII^e siècle se développe parmi eux le lamaïsme (bouddhisme). Les Kalmouks sont traditionnellement des éleveurs nomades, mais l'époque soviétique marque une sédentarisation progressive.

Au cours du XX^e siècle, le statut administratif des terres kalmoukes a changé plusieurs fois: fondé en 1920, le gouvernement autonome de Kalmoukie (KAO) devient en 1935 la République autonome de Kalmoukie (KASSR) au sein de la RSFSR, ce qui entraîne leur «élévation» du statut tant du groupe que de son idiome dans la hiérarchie soviétique, qui prévoit une correspondance entre le «statut ethnique» et la forme administrative du territoire. En décembre 1943, la République socialiste soviétique autonome de Kalmoukie (KASSR) est dissoute, pour n'être reformée qu'en 1957 (en 1958, le territoire autonome est réorganisé en république autonome)³. En 1990, la République autonome de Kalmoukie (KASSR) proclame sa souveraineté. En 1992, elle prend le nom officiel de République de Kalmoukie – *Haljmg Taņč*.

Selon les données du recensement de 2002, 178'000 Kalmouks vivent en Russie, dont 156'000 en République de Kalmoukie (RK). Les Kalmouks représentent plus de la moitié de la population de la RK. Les Russes sont le groupe arrivant en deuxième position. Enfin, la république compte un grand nombre d'autres minorités ethniques. Toujours d'après les chiffres du recensement de 2002, sur les 292'400 habitants de la RK, on compte 155'938 Kalmouks (53,3 % de la population totale), 98'115 Russes (33,6 %), 38'329 représentants d'autres ethnies (13,1 %, soit par ordre décroissant: des Dargwa, des Tchétchènes, des Kazakhs, des Ukrainiens, des Avars et des Allemands).

Au cours du XX^e siècle, les recensements successifs font apparaître l'évolution suivante de la population: 1926 – 131'000 habitants, 1937 – 127'000, 1939 – 134'000, 1959 – 106'000, 1970 – 137'000, 1979 – 147'000, 1989 – 174'000. C'est entre les recensements de 1939 et 1959

² La république de Kalmoukie se situe au sud-est de la partie européenne de la Fédération de Russie. Elle possède des frontières avec les gouvernements d'Astrakan, de Volgograd et de Rostov, avec la région de Stavropol' et avec le Daghestan. Elle est baignée au sud-est par la mer Caspienne.

³ Oukase du Présidium du Soviet suprême «sur la liquidation de la République Socialiste Soviétique Autonome de Kalmoukie et formation du gouvernement d'Astrakhan au sein de la RSFSR» du 27 décembre 1943 et la «décision du Conseil des Commissaires du Peuple N°1432/425cc sur la déportation des Kalmouks vivant en République Socialiste Soviétique Autonome de Kalmoukie. 28 décembre 1943» et «sur la formation de la province autonome de Kalmoukie au sein de la RSFSR dans les limites de son ancien territoire au sein de la région de Stavropol'» du 7 janvier 1957 (voir *Ssylka kalmykov*, 2001).

que l'on observe la chute de population la plus importante (elle passe de 134'000 à 106'000 habitants), ce qui s'explique par la déportation des Kalmouks vers la Sibérie, en 1943 (régions – de Krasnoïarsk et de l'Altaj, gouvernement de Novosibirsk). Outre les Kalmouks, de nombreuses autres ethnies subirent également la déportation: des peuples du Nord-Caucase (Balkars, Karatchaïs, Ingouches, Tchétchènes), de Transcaucasie (Kurdes, Meskhètes, Khemchiles et certains autres groupes), ainsi que les Allemands de la Volga, les Tatars de Crimée (voir *Stalinskie deportacii*, 2005). Des conditions de déplacement insupportables, la rudesse du climat auquel n'étaient pas habituées les populations déportées ainsi que la faim causèrent la mort de milliers de Kalmouks (sur près de 120'000 personnes déportées, moins de 78'000 survécurent et regagnèrent la Kalmoukie, voir Gučinoва, 2002)⁴.

1. L'USAGE DU KALMOUK DANS LA COMMUNICATION À GRANDE ÉCHELLE

Le kalmouk appartient à la branche occidentale des langues mongoles de la famille des langues altaïques. Il compte trois dialectes (dans le présent article, nous parlons uniquement des dialectes présents sur le territoire de la Fédération de Russie), correspondant aux trois principaux sous-groupes de Kalmouks. Il s'agit des dialectes *buzav*, *torgut* et *dörbet*, la langue littéraire étant basée sur ce dernier.

D'après les données du dernier recensement de la population, en 2002, la situation de la langue kalmouke est relativement stable: 153'602 personnes comprennent le kalmouk (dont 141 565 en Kalmoukie, soit un peu plus de 90 %). Toutefois, seulement 36,9 % des Kalmouks maîtrisent couramment le kalmouk (savent le lire et l'écrire), moins d'un tiers l'utilise comme langue de communication au sein de leur foyer, et seulement 10,7 % lisent les œuvres d'auteurs nationaux en kalmouk (Xudaverdjan, 1998). Les informations du recensement montrent que le groupe et les individus ont tendance à déclarer comme maternel l'idiome auquel leur nom est attaché, et non la langue qu'ils maîtrisent, ou bien celle qui vient en premier en cas de bilinguisme. Au cours de leur vie, les habitants répondent différemment à la question de la langue maternelle, suivant l'évolution du prestige de tel ou tel idiome. À l'époque soviétique, on observe une baisse progressive du nombre de personnes estimant que la langue de leur groupe ethnique est leur langue maternelle. À l'époque postsoviétique, la reconnaissance des Kalmouks envers leur groupe ethnique et son idiome connaît un renouveau grâce auquel, en 2002, un pourcentage assez élevé de personnes déclare considérer le kalmouk

⁴ Sur la situation historico-juridique des déportés, se reporter à Ubušaev, 2003. Voir également une recherche anthropologique sur la déportation entreprise par E.B. Gučinoва (Gučinoва, 2002, 2005).

comme langue maternelle. Toutefois, le pourcentage de Kalmouks maîtrisant leur langue est bien plus faible. Dans un article consacré au recensement en Kalmoukie, on apprend que les personnes maîtrisant mal le kalmouk ont hésité sur la façon de répondre à la question de la langue maternelle, mais ont en général fini par choisir le kalmouk «par sentiment de solidarité avec leur peuple» (Volkov, Kingkeïd, 2003).

Les Kalmouks ont hérité d'une longue tradition écrite. En 1648, le moine bouddhiste Zaya Pandita élabore, sur la base de l'écriture utilisée pour le mongol, l'écriture verticale oïrate (kalmouke) «*Todo bičig*» [écriture claire], mais en 1924, une nouvelle écriture basée sur le cyrillique est introduite pour le kalmouk. Un tel changement d'écriture provoque inévitablement une rupture culturelle. Bien que «l'écriture claire» n'ait été utilisée que par une petite partie de la communauté, au moment du changement d'écriture, un nombre important de textes avait tout de même été accumulé (traductions de livres religieux et philosophiques de l'ancien mongol ou du tibétain, publication de la chanson de geste kalmouke *Džangar*, etc.), qui se trouvaient désormais inaccessibles pour les générations suivantes. Par la suite, l'écriture kalmouke connaît de nouveaux rebondissements: en 1930, l'idiome est translittéré en lettres romanes, avant de rebasculer au cyrillique en 1939⁵.

Aujourd'hui, le kalmouk, comme le russe, bénéficie du statut de langue officielle de République de Kalmoukie (cf. la loi «Sur les langues de RSS de Kalmoukie - Haljmg Tanč» du 30 janvier 1991), mais son usage dans la sphère administrative est limité, de facto: les locuteurs bilingues ne mettent pas en pratique la possibilité qui leur est offerte de défendre leurs intérêts au tribunal en kalmouk, ou encore de faire campagne auprès des électeurs; il est exceptionnel que des rapports scientifiques ou des articles soient rédigés en kalmouk.

Bien que dans les années 1990-2000 le gouvernement (c'est-à-dire les autorités représentatives de la République de Kalmoukie) ait accordé une plus grande attention qu'auparavant au maintien du kalmouk, on assiste malgré tout à une raréfaction de l'usage de cette langue dans plusieurs milieux; en particulier, les années 1990 ont vu chuter le nombre d'éditions de livres et de journaux en kalmouk (Alpatov, 2005). D'après les observations des éditeurs de Kalmoukie, «la proportion d'ouvrages en kalmouk, par rapport au nombre total de tirages d'œuvres littéraires, est passée de 8,5 % en 1990 à 2,6 % en 1991» (Kožemjakina, 2003, p. 182). Dans les médias, l'usage du kalmouk est limité: le journal *Xal'mg Unn* paraît en kalmouk et en russe, et les informations régionales sont diffusées en kalmouk à la télévision deux fois par jour (le matin et le soir sur la chaîne RTR). En revanche, toujours dans les années 1990, le kalmouk a indiscutablement progressé dans l'enseignement secondaire (et dans une

⁵ Ces changements font partie d'une série d'expériences de planification linguistique menées dans les années 1920-1930. Cf. notamment Lazzarini, 1985, sur la latinisation de l'alphabet du tatar de Crimée.

moindre mesure dans l'enseignement supérieur: certains cours de la section kalmouke de la faculté de philologie de l'université publique de Kalmoukie sont dispensés en kalmouk. Ci-dessous, nous nous intéressons uniquement à l'enseignement à l'école).

L'enseignement du kalmouk est rétabli dès le retour des Kalmouks déportés en Sibérie, dans les années 1957-1958, et n'a pas cessé jusqu'à ce jour. Cependant, il a subi de profondes mutations. Durant quelques années, entre 1958 et 1964, ont existé des écoles ou des classes dites «nationales», où les cours du cycle primaire étaient dispensés en kalmouk (dans ces classes, le russe était proposé en tant que matière d'enseignement; le nombre d'heures de russe augmentait progressivement jusqu'à la quatrième année – dernière classe du système primaire avant le passage au secondaire – après quoi l'enseignement passait au russe, le kalmouk restant au programme scolaire, mais en tant que matière d'enseignement). Dans les autres écoles, le kalmouk était proposé en tant que matière d'enseignement. Cette tradition subsiste, bien que le nombre d'heures de cours de langue et de littérature kalmoukes ait été réduit dans les années 1970, et que l'enseignement reste assez formel.

Après la déportation, le kalmouk s'est vu accorder les droits afférents à une langue officielle de toute République autonome. Cependant, l'application de certains de ces droits dépendait en grande partie des particularités de la situation historico-politique, ainsi que de la réaction de la communauté. La situation ambiguë du kalmouk est liée au statut équivoque de «peuple réhabilité», qui suscite la méfiance des autorités⁶. Au sein de la communauté, les problèmes linguistiques sont étroitement liés à la question fondamentale de la représentation que les Kalmouks ont d'eux-mêmes: la déportation est un sujet tabou à l'époque soviétique.

Lorsque l'on cherche à analyser une politique linguistique dans le cadre d'une société totalitaire, il est fréquent d'être confronté à une pénurie de sources écrites. Des informations récoltées méthodologiquement grâce à des récits oraux représentent des sources complémentaires précieuses⁷. Grâce à des entretiens personnels, il est possible, d'une part, de collecter des informations sur des périodes où la situation du groupe et de la langue n'est pas rapportée dans la documentation officielle, et d'autre part, de replacer la portée des événements dans la vie de son interlocuteur. Dans cet article, nous examinons les prémisses de l'enseignement du kalmouk à partir de la période qui suit le retour des déportés jusqu'à aujourd'hui. Nous nous appuyons sur des sources écrites ainsi que sur des témoignages oraux, des interviews réalisées auprès d'habitants des villages Jergeninskij,

⁶ Sur le concept de «traumatisme de la déportation» des Kalmouks, voir Gučinoва, 2005.

⁷ C'est avec cette approche qu'ont été recherchés des points saillants ressortant de la mémoire collective, voir Thompson, 1988 et Portelli, 1991.

Šin-mer, Tugtun dans la circonscription de Ketčenerovskij, du bourg Ketčenery et ceux de la ville d'Elista⁸.

2. L'ÉCOLE KALMOUKE AVANT 1943 ET LA DÉPORTATION

La politique linguistique du régime soviétique d'avant-guerre visait le développement d'une école primaire dont les langues d'enseignement sont les langues maternelles des principales minorités linguistiques du pays (Alpatov, 2000). Dans les années 1920, l'enseignement dans les écoles de la Kalmoukie était dispensé principalement en russe à cause du manque d'enseignants et d'élèves, bien que la diffusion de l'école en kalmouk soit intervenue relativement rapidement (en 1923, la classe se faisait en russe, le kalmouk n'étant pas enseigné; lors de l'année scolaire 1925-26, des classes de premier et de deuxième niveau en kalmouk ont ouvert dans 30 écoles, tandis que dans les autres écoles, le kalmouk était désormais enseigné en tant que matière secondaire⁹). Le nombre de classes assurant des cours en kalmouk a progressivement augmenté, mais le véritable point charnière est survenu au milieu des années 1930. Rappelons que le 27 octobre 1935, la région autonome de Kalmoukie change de statut pour devenir une République autonome (KASSR). La politique linguistique soviétique était organisée selon une certaine hiérarchie, et prévoyait des droits différents pour les langues dont les locuteurs disposaient de leur propre entité administrative et territoriale (république, territoire autonome, oblast, etc.). En 1937, la traduction en kalmouk des programmes de la 1^{ère} à la 4^{ème} année primaire des écoles kalmoukes est entièrement achevée (dans ces classes, le russe est enseigné comme en tant que matière d'enseignement; de la 5^{ème} à la 7^{ème}, les cours sont dispensés en russe, et le kalmouk devient une matière d'enseignement).

L'école kalmouke dut fermer ses portes une première fois à cause de la guerre, puis en raison du déplacement de la population en Sibérie. Dans les documents d'archives, on trouve des indications demandant d'ouvrir pour les enfants déportés des classes dispensant un enseignement dans leur langue maternelle. Cependant ces instructions n'avaient qu'une valeur de recommandation, et étaient notoirement irréalisables. «Proposer à la Direction régionale de l'Instruction publique (le camarade Nikolajev) avant

⁸ Je souhaite remercier toutes les personnes qui ont accepté d'être interviewées: les enseignants, les parents, les grands-parents des écoliers, élèves et anciens élèves. Les interviews ont pris la forme de discussions semi-structurées sur les sujets de l'école, de l'enseignement du kalmouk et d'autres points liés à la langue kalmouke, dans le contexte de l'histoire personnelle de chacun (août 2006, août et octobre 2007). Dans la plupart des cas, les interviews se sont déroulées en russe; certains des répondants de Šin-mer et de Tugtun utilisant à la fois le kalmouk et le russe. Les citations tirées des interviews sont en italiques; les initiales, le sexe, la date et le lieu de naissance ainsi que le lieu d'habitation actuel du répondant sont précisés entre parenthèses.

⁹ CGA KASSR, F. 2405, op.1, d. 421, 175; *ibid.*, d. 81, l. 210, cité d'après Tašninov, 1969, p. 114.

le début de la nouvelle année scolaire d'inscrire tous les enfants kalmouks en âge d'aller à l'école et de leur garantir pour l'année scolaire 1944-1945 un enseignement à l'école dans leur langue maternelle» (telle a été la décision du comité exécutif du conseil régional des représentants des travailleurs de Novossibirsk sur la question des insuffisances en matière d'emploi, d'économie, et d'habitat rencontrées par les Kalmouks déportés dans la région, le 4 juillet 1944)¹⁰. Du fait de la dissémination des Kalmouks (environ deux ou trois familles par village), il est alors impossible de former des classes d'enfants du même âge. En outre, «durant l'année scolaire 1944-45, la grande majorité des enfants en âge d'aller à l'école ne sont pas scolarisés à cause de leur pauvreté» (*Ssylka kalmykov*, 2001, p. 217). Au cours des dernières années de cette période, les enfants sont en général scolarisés, mais ne fréquentent habituellement l'école que quelques années: beaucoup des personnes interviewées se souviennent avoir quitté l'école vers neuf ou dix ans pour travailler. En règle générale, un adulte connaissant le russe réunissait les enfants de plusieurs familles pour les initier à la langue russe (*Ssylka kalmykov*, 2001, p. 217); les enfants nés en Sibérie ont appris le russe en communiquant avec leurs pairs, qu'ils soient Russes, Ukrainiens ou Allemands.

La majorité des Kalmouks ayant passé leur enfance ou leur jeunesse en Sibérie maîtrisent le russe, mais en règle générale, ils parlent également plus ou moins kalmouk; en famille, s'ils en avaient la possibilité, les Kalmouks préféreraient s'exprimer dans leur langue maternelle. Ainsi, les jeunes enfants ont pu apprendre à maîtriser le kalmouk en tant que première langue sans se familiariser avec le russe avant d'entrer à l'école. «Ce qui est frappant en Sibérie, où je suis né, c'est que nous connaissions si mal le russe, alors même que nous vivions parmi les Russes» (GOI, h, 1950, né dans la région de Novossibirsk, Jergeninskij)*. Bien que cet exemple illustre plutôt l'exception que la règle (en général, les enfants kalmouks communiquaient parfaitement en russe avec leurs pairs), il démontre dans quel isolement un petit groupe de déportés pouvait vivre.

Deux catégories de personnes font figure d'exception à ce bilinguisme. D'une part les enfants ou les adolescents ayant perdu leurs parents et n'ayant pas pu apprendre le kalmouk (ou l'ayant oublié): ceux-ci parlent uniquement le russe. Et d'autre part, les femmes âgées n'ayant pas appris le russe lors de leur séjour en Sibérie (lorsqu'elles vivaient dans un village comptant suffisamment de Kalmouks, plusieurs familles se regroupaient sous un même toit, la grand-mère étant souvent assignée à la garde des enfants et ne sortant pratiquement jamais du foyer). Lorsqu'un enfant se trouve privé de son milieu linguistique (et lors des déportations, de nombreux enfants se retrouvèrent orphelins), sa connaissance du kalmouk se résume à des réminiscences de sa petite enfance; l'occasion de

¹⁰GATO, F. P 430, op. 7, d. 14, pp. 95-98 (cité d'après *Ssylka kalmykov*, 2001, p. 122).

* Toutes ces citations sont désignées par les initiales de l'informateur, son sexe, sa date de naissance et son lieu d'origine.

comblent ces lacunes linguistiques ne se présente qu'après son retour en Kalmoukie (voir plus bas). Ainsi, le niveau de maîtrise du kalmouk dépend fortement pour les représentants de cette ethnie de leur histoire personnelle, qui est le principal élément conditionnant l'usage d'une langue ou d'une autre. La chute vertigineuse du nombre de Kalmouks au moment des déplacements forcés et la rudesse de la vie en Sibérie ont enraillé les mécanismes normaux de transmission de la langue. Il existait alors au sein de la communauté des personnes unilingues connaissant uniquement le kalmouk, et d'autres qui ne parlaient que le russe: cette situation, où les différentes générations d'une même communauté n'ont plus de langue commune est caractéristique de ce que Cambell (Cambell, Munzel, 1992) nomme dans ses travaux une «mort définitive de la langue» [*radical language death*], c'est-à-dire une langue en voie de disparition rapide à cause de répressions politiques ou d'un génocide (dans les autres cas de langue en voie d'extinction, il est classique de constater une longue période de bilinguisme de l'ensemble de la communauté).

3. LE RETOUR DE SIBÉRIE ET L'ENSEIGNEMENT EN KALMOUK A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Après la restauration de la République autonome de Kalmoukie (KASSR), en 1956, une école nationale vit le jour. L'enseignement y était dispensé en kalmouk à l'école primaire (de la 1^{ère} à la 4^{ème}), le russe étant enseigné comme une matière secondaire, après quoi, à partir de la 5^{ème}, le russe remplaçait le kalmouk comme langue d'enseignement, celui-ci restant au programme en tant que matière jusqu'à la 8^{ème}. Les premières classes kalmoukes furent créées pour les années 1957/1958 et 1958/1959, une fois la plus grande partie des Kalmouks revenue de Sibérie. La date réelle de l'arrêt de l'enseignement en kalmouk en république de Kalmoukie diffère légèrement de la datation officielle (fixée pour l'école soviétique à 1964, voir Kreindler, 1989). Cependant, l'arrêt de l'enseignement en langue maternelle à l'école primaire était souvent décidé au niveau régional: ainsi, en 1960, l'enseignement en bouriate a cessé sur décision du comité régional (Namžilov, 1994, p. 155). En 1962, l'enseignement primaire des classes kalmoukes passa au russe, sous prétexte de l'application d'une loi de 1958 «sur le renforcement du lien entre l'école et la vie courante» (*Narodnoe obrazovanie*, 1974, pp. 48-53), qui accordait aux parents le droit de choisir la langue d'enseignement de leurs enfants. Comme le souligne avec pertinence V. Šarapov (alors ministre de l'Instruction de KASSR), «une fois cette loi sur l'école entérinée, octroyant aux parents le droit de choisir librement la langue d'enseignement de leurs enfants, le processus de passage de nombreuses écoles nationales au russe s'est renforcé» (Šarapov, 1965, p. 19).

Au moment du retour des déportés en Kalmoukie, le glissement linguistique, s'il n'a certes pas cessé, a du moins évolué vers un autre type (glissement linguistique progressif, aussi nommé «mort progressive de la langue», selon les termes de Cambell (Cambell, Munzel, 1992). Rappelons que l'attachement des Kalmouks à leur langue était très fort: beaucoup de personnes n'ayant pas pu l'apprendre en raison de circonstances tragiques tentèrent de compenser cette lacune; c'est un phénomène que l'on n'observe qu'en Kalmoukie. Toutefois, malgré les efforts déployés par la communauté kalmouke pour sauver sa langue, un schisme grandissant apparaît à cette époque entre les différentes stratégies d'usage de la langue et des compétences linguistiques: dans les villes et les bourgs importants, la russification avance à grands pas, tandis que dans les zones rurales où les habitants ont conservé un mode de vie traditionnel, la communication se fait toujours dans la langue maternelle, les enfants d'éleveurs parlant donc uniquement le kalmouk. Chaque famille était rattachée à une ferme d'un sovkhoze, mais dans les faits, une grande partie des Kalmouks travaillait sur un «poste avancé», une maisonnette isolée dans la steppe, construite sur le lieu de pâturage du troupeau. Les jeunes enfants vivaient avec leurs parents sur ces «postes». Lorsqu'ils arrivaient en âge d'aller à l'école, leurs parents les confiaient à des membres de la famille vivant à la ferme même, ou bien les plaçaient à l'internat. Les enfants retournaient dans la steppe passer les vacances. Malgré les treize années passées dans des conditions différentes, les Kalmouks ruraux ont rapidement retrouvé leur rythme de vie d'avant la déportation.

Dans les faits, la politique linguistique vise à restaurer les droits de ce groupe ayant été la cible de répressions: il devient possible de suivre un enseignement scolaire en kalmouk.

«Pour ma part, par exemple, lorsque je suis entrée en première année en 1959, nous allions à l'école nationale, et toutes les matières étaient enseignées en kalmouk». (SNA, f, 1952, Tjumen', Jergeninskij)

Des classes kalmoukes furent d'abord ouvertes dans de petits villages peuplés par une seule ethnie (et monolingues), à savoir des fermes ou des «xutor», comme on les appelait. Une ancienne élève se souvient qu'à la ferme de Tormt, il y avait une école kalmouke où elle entra en 1958:

«J'y suis restée pendant toute mon école primaire, jusqu'à la 4^{ème} classe. Tous les enfants de la ferme se parlaient en kalmouk, car tous avaient des grands-parents âgés. Tous parlaient seulement kalmouk» (CS, 1951, Jergeninskij)

Dans les villages où vivaient également des Russes, deux classes initiales sont ouvertes: l'une en russe et l'autre en kalmouk (les parents étaient libres d'inscrire leurs enfants dans l'une ou l'autre).

«Voilà comment cela s'est passé. Ici, il y avait deux classes allant du 1^{er} au 4^{ème} niveau: une classe kalmouke et l'autre russe. Nous avions le russe en matière, à l'écrit et à l'oral»¹¹.

À l'issue du cycle primaire, il n'était pas possible de poursuivre les études en kalmouk. D'après le programme de russe (en tant que matière), les enfants étaient censés maîtriser suffisamment cette langue à partir de la 5^{ème} classe. En réalité, tous les écoliers ne maîtrisaient pas le russe de la même façon après quatre années de scolarité; les enfants vivant dans de petites fermes, où la langue de communication était le kalmouk, rencontraient de graves difficultés pour suivre en russe les cours de 5^{ème} année à l'internat. Ainsi, à la ferme de Tormt, il n'y avait pas d'école secondaire. À la fin de l'école primaire, les enfants étaient envoyés à l'internat du village de Jergeninskij. Cependant, les élèves maîtrisaient mal le russe, et ne savaient compter qu'en kalmouk. Bien que Kalmouke elle-même, leur institutrice ne parlait pas kalmouk en classe, et faisait cours uniquement en russe (d'après le témoignage de GCŠ, f, 1951, Jergeninskij). Il est vrai que d'autres personnes interviewées déclarent avoir très bien vécu le changement de langue d'enseignement:

«Non, vous savez, il n'y avait vraiment aucune difficulté. J'ai été inscrite en classe kalmouke pendant trois ans, puis en 4^{ème} année, je suis passée en classe russe. Et étonnamment, j'avais toujours d'excellentes notes en russe, en langue comme en littérature»¹².

Cet enseignement bilingue a eu pour effet de creuser l'écart entre les Kalmouks vivant de l'élevage dans des petits villages et les Kalmouks russifiés: en effet, dans les fermes comptant 10 à 20 familles, des écoles primaires en kalmouk ont ouvert (généralement, il y avait une classe unique avec plusieurs niveaux); dans les petits bourgs, deux cours préparatoires étaient formés, l'un en russe, l'autre en kalmouk; et enfin dans les bourgs importants et les villes, le cycle d'école primaire était assuré en russe. L'école primaire en kalmouk était contrainte de préparer les enfants de bergers à un système de formation utilisant la langue dominante; là où la situation linguistique permettait de commencer l'enseignement directement en russe, sans passer par la phase d'apprentissage, il n'y a pas eu d'ouverture de classes nationales. Malgré les discours rhétoriques sur la «renaissance» de l'autonomie nationale (discours tenus notamment dans les milieux pédagogiques), l'enseignement en Kalmoukie faisait bel et bien partie d'une politique d'intégration linguistique¹³.

D'un autre côté, ce type d'enseignement permettait à l'élève de s'intégrer relativement facilement au système éducatif. Les personnes

¹¹ GUI, h, 1950, né dans la région de Novossibirsk, Jergeninskij.

¹² SNA, f, 1952, Tjumen', Jergeninskij.

¹³ Sur l'opposition entre la politique linguistique d'assimilation/d'intégration et le renouveau de la langue, voir Baker, 2003.

interviewées mettent en avant la réussite scolaire des enfants ayant pu suivre un enseignement dans leur langue maternelle.

«Il y avait trois ou quatre classes. La classe 'g' était la classe nationale, et j'étais en classe 'g'. De la 1^{ère} à la 4^{ème}, tous nos cours étaient en kalmouk, le russe n'était qu'une matière. Les cours de mathématiques par exemple étaient en kalmouk de la 1^{ère} à la 4^{ème}. Lorsque nous sommes passés en 5^{ème}, nous avons dû suivre les cours en russe, comme tous les autres, et nous étions la classe la plus forte. Surtout en mathématiques, nous avons remarqué que nous étions les meilleurs». (DAA, f, 1951, née en Sibérie, a été à l'école à Cagan-Aman, Elista)

L'école primaire en kalmouk a permis de sauvegarder la langue: tous les répondants affirment que ces années d'apprentissage fondamental leur ont permis par la suite de ne pas oublier leur langue (bien entendu, cette conviction est davantage liée à leur attachement profond à l'école nationale plutôt qu'à un réel mécanisme de mémorisation d'une langue). La possibilité d'apprendre la langue dominante et de choisir la langue d'enseignement pour les habitants de certains bourgs représente autant d'éléments qui constituaient les points forts de l'école nationale de cette époque. Toutefois, dans les faits, ce système d'interrelation entre la communauté et l'école nationale n'a pas eu le temps de s'implanter réellement, car en 1962, le russe est devenu l'unique langue d'enseignement autorisée.

La suppression de l'école primaire en kalmouk a été un événement tout à fait inattendu pour la communauté; tous ceux qui l'ont vécu se souviennent du passage de l'enseignement au russe comme d'une décision soudaine et inexplicable (*pour quelle raison, tout à coup, le programme changeait-il?*, etc.), bien que les autorités de la république aient avancé le motif du droit des parents à choisir la langue d'enseignement, et pris pour prétexte la volonté des parents pour justifier le passage de l'enseignement au russe (Šarapov, 1965). L'idée selon laquelle les Kalmouks ont «souffert» de leur propre zèle à obéir est répandue au sein de la communauté: ils se sont empressés de limiter l'enseignement de leur propre langue dès la promulgation du décret, alors que d'autres minorités ont retardé cette échéance, et conservé un enseignement dans leur langue.

«Il n'y a pas eu d'ordre, on a simplement cessé d'ouvrir des classes préparatoires, et une fois les derniers élèves arrivés en 4^{ème}, il n'y en avait plus. Mais d'un autre côté, c'était une décision du gouvernement de Fédération de Russie, du ministère de l'instruction. J'ai lu dans les documents de nos archives, que le gouvernement avait soulevé le problème de la mauvaise connaissance du russe par les enfants issus de minorités régionales, à cause de laquelle ils assimilaient mal le programme scolaire. Et donc pour résoudre ce problème, ils ont décidé de fermer les classes nationales». (GEB, f, 1949, née dans la région de l'Altaj, Elista)

D'une part, de telles justifications constituent des tentatives d'explication rationnelle du caractère contradictoire de la politique linguistique de l'Union soviétique, mais d'autre part, elles témoignent de la diffusion des stéréotypes portant sur les minorités ethniques (beaucoup de répondants soulignent qu'après la déportation, les Kalmouks ont fait tout leur possible pour satisfaire aux exigences strictes, voire exagérées, des autorités conditionnant leur intégration dans le système social soviétique).

En règle générale, les écoles ont cessé d'ouvrir des cours préparatoires en kalmouk, mais les élèves ayant entamé leur scolarité en kalmouk achevaient le cycle primaire dans leur langue maternelle ; cependant, il est arrivé que dans certaines régions, les écoliers soient contraints de passer directement au russe après la première ou la deuxième année.

«Répondante: Nous aussi, par exemple, nous sommes revenus en Kalmoukie en 1957 [...]. Quand nous sommes entrés à l'école [en 1960, V.B.], j'entrais en 1^{ère} année, tous nos cours étaient en kalmouk. C'était une école nationale, on nous faisait la classe uniquement en kalmouk, et le russe était une matière comme une autre. Pendant deux ans, cela a été comme ça, mais lorsque je suis passée en 3^{ème} année, le programme avait changé, et tous les cours étaient alors en russe. Le kalmouk n'était plus qu'une matière parmi d'autres.

Enquêtrice: Cela a été difficile ?

Répondante: Au début, oui. Devoir d'un seul coup suivre tous les cours en russe était très difficile. Nous avons peur, d'autant plus que, lorsque nous sommes rentrés en Kalmoukie, nous nous sommes installés dans un petit village, une ferme comme on appelait cela: le village du sovkhosze d'Olink Kirovskij, dans la région de Jašen. Il y avait là une toute petite école primaire, avec une classe unique. Lorsque nous avons dû passer tout à coup au programme russe, une institutrice russe est arrivée. Une institutrice russe, alors que nous ne parlions pas russe. Et vous savez, par exemple, lorsque l'on passait au tableau, on savait très bien comment résoudre le problème, mais on ne pouvait pas répondre vite, parce qu'il fallait arriver à traduire ce que l'on voulait dire [...]. Moi, par exemple, en 1^{ère} et en 2^{ème}, j'étais une élève brillante, mais en 3^{ème} année j'ai rencontré des difficultés, parce que je ne connaissais pas la langue». (LČL, f, 1953, région de Saxalin, Jergeninskij)

La position officielle diffère sensiblement du vécu ressenti par les élèves et les parents; le ministre de l'instruction de la république autonome de Kalmoukie (KASSR) résume ainsi les résultats de trois années (1962-1964) d'enseignement en russe:

«L'expérience nous permet de conclure que les classes kalmoukes de cycle primaire dispensant leur enseignement en russe peuvent fonctionner avec succès en appliquant les programmes et en utilisant les supports pédagogiques de l'école primaire russe. Cela nous encourage à poursuivre au-delà de cette expérience de trois ans le fonctionnement de nos écoles primaires kalmoukes en russe». (Šarapov 1965, p. 19)

4. LE RUSSE COMME LANGUE D'ENSEIGNEMENT ET LE KALMOUK COMME MATIÈRE

Comme nous l'avons souligné ci-dessus, le changement de langue d'enseignement a apparemment surpris la communauté. Dans les interviews menées, aucune personne ne déclare se souvenir d'un quelconque encouragement de ses parents vers l'assimilation du russe. Au contraire, les familles ayant conservé l'usage de leur langue maternelle en Sibérie s'efforcent de ne parler qu'en kalmouk au sein de leur foyer et, selon toute évidence, pensaient que l'école en kalmouk allait perdurer. Les enfants qui sont entrés à l'école après 1962 ont entamé leur scolarité directement en russe, et de nombreuses personnes interviewées se souviennent qu'elles n'y étaient pas du tout préparées.

D'autres difficultés sont venues s'ajouter à cela en raison du changement du contenu pédagogique des cours: avec le passage au russe, les enseignants locaux ont été remplacés par des enseignants russes nouvellement arrivés (voir ci-dessus, dans le témoignage de LCL: «Lorsque nous avons dû passer tout à coup au programme russe, une institutrice russe est arrivée»), alors qu'apparemment, cela n'était pas une nécessité. En effet, la plupart des enseignants kalmoukophones en poste dans les écoles primaires avaient effectué leurs études dans des instituts de formation des maîtres en russe, et étaient donc capables de faire classe en russe. D'ailleurs, plus tard, dans certains villages, il est arrivé que des enseignants russophones soient remplacés à leur tour par des pédagogues parlant kalmouk:

«Chez nous, par exemple, quand nous sommes rentrés, nous ne parlions pratiquement pas russe. Pas un seul mot [...]. Et pour faire la classe en primaire, on nous a envoyé une institutrice de Leningrad, et vous savez, nous avons passé l'année entière sans nous comprendre. Elle ne parlait pas kalmouk, et moi pas russe. Elle disait quelque chose, et moi je me tournais vers mon camarade et je lui demandais: *Jum kele?* [Qu'est-ce qu'il faut dire?, V.B.], et nous restions sans rien répondre. On nous a fait redoubler la deuxième année, parce que nous ne parlions pas russe. Et alors un nouvel instituteur qui parlait kalmouk est arrivé. Nous sommes restés là jusqu'à la dixième classe, avec plusieurs niveaux dans la même salle. Nous allions à l'école à Godžur. Nos parents étaient bergers, et nous avons dû les quitter. De la steppe, on nous a envoyés là-bas, et il fallait se débrouiller. Il nous a fallu six mois pour nous habituer à l'internat». (TJa, f, 1958, née en Sibérie, Jergeninskij)

Ce changement officiel, portant sur la langue d'enseignement, a entraîné une interdiction implicite d'utiliser sa langue maternelle en dehors des heures de classe: en récréation, dans les groupes d'étude, à la cantine, etc. Une institutrice assurant le cours de kalmouk en cycle primaire se souvient de façon très précise de ses impressions d'enfance:

«Et puis, c'est devenu ainsi [...] nous sommes passés en classe de 5^{ème}, et tout ce que nous avons appris en kalmouk n'était plus valable. Dès que nous commençons à chanter, à parler ou à raconter quelque chose en kalmouk, on se moquait de nous. Les élèves plus âgés nous traitaient de ringards, ce n'était plus à la mode de parler kalmouk. Donc nous faisons de gros efforts pour ne plus parler en kalmouk, mais seulement en russe, pour que l'on arrête de se moquer de nous. [...] À l'école primaire, les enfants parlaient kalmouk entre eux. Et puis tout a changé brusquement, et on nous a interdit de parler kalmouk. C'était devenu une honte. Nous ne comprenions pas pourquoi d'un coup, alors que nous connaissions si bien notre propre langue, et que nous ne parlions pas l'autre – c'était pour nous une langue étrangère – il nous fallait parler dans cette langue étrangère, et non plus dans notre langue maternelle. Ce dont je me souviens aussi, c'est que nous traduisions constamment tout: nous raisonnions en kalmouk, dans notre tête, mais il fallait répondre en russe, c'était très dur». (LČL, f, 1953, région de Saxalin, Jergeninskij)

La langue et la littérature kalmoukes étaient au programme en 5^{ème} classe.

«Je suis allé à l'école en Sibérie, et pendant un mois je n'ai pas prononcé un mot, parce que c'était tellement bizarre. Je n'ai pas fini mes études là-bas, nous sommes rentrés et j'ai continué ici. À la ferme '50 ans', une institutrice russe est arrivée. Tous les cours étaient en russe. Et à Jergeninskij, quand je suis entré en 5^{ème} classe, nous avions le kalmouk comme matière, avec une institutrice kalmouke. On apprenait beaucoup de contes, on étudiait la grammaire (AO, h, 1949, circonscription d'Andreevskij du gouvernement de Novosibirsk, Jergeninskij). L'enseignement du kalmouk n'a pas facilité l'entrée dans la vie scolaire, parce que dès le départ, les enfants assimilaient les connaissances fondamentales en russe et s'habituait au fait que la langue de l'école, des enseignants comme des élèves (et même des élèves entre eux) ne pouvait être que le russe. Même en cours de kalmouk, la langue d'enseignement utilisée était le russe, alors même que la langue maternelle de l'enseignant et des élèves était le kalmouk». (Šarapov, 1965, p. 19)

Il semble que l'enseignement du kalmouk soit progressivement devenu de plus en plus formel, même si, bien entendu, cela dépendait en grande partie de l'enseignant.

«Mon professeur s'appelait Badmaev, il venait de la ville de Čkalov. Il n'attachait pas de grande importance aux règles, nous n'avons jamais fait de grammaire avec lui. Il écrivait des poèmes, et nous demandait toujours d'en faire autant [en kalmouk - V.B.]. On écrivait, on discutait, on débattait même de cette littérature. Avant d'écrire, nous avions des séances de discussion, et nous étions contents lorsqu'il affichait nos poèmes sur les murs de l'école». (ENB, f, 1957, circonscription de Loktev dans la région de l'Altaj, Jergeninskij)

Ces souvenirs évoqués par ENB sur les cours de kalmouk à la fin des années 1960-début des années 1970 sont bien différents du récit que font ses propres enfants de ce cours de langue maternelle (à la fin des années

1980). A cette époque, il n'était plus question de tenir des séances de discussion: les enfants devaient lire une œuvre d'un auteur kalmouk (tous les répondants soulignent qu'ils préféraient se procurer la traduction russe, plutôt que de lire et traduire le texte kalmouk), puis résumer le texte et écrire une composition. En cours de kalmouk, les enfants apprenaient les cas, analysaient des propositions grammaticales, faisaient des dictées, etc.

Les cours de kalmouk n'ont pas réussi à entretenir les compétences linguistiques des enfants qui connaissaient leur langue maternelle, ni à l'enseigner aux enfants kalmouks russophones. Beaucoup de répondants signalent que, généralement, pendant leur scolarité, les compétences linguistiques des enfants en kalmouk diminuaient.

«Personne ne pouvait dire quoi que ce soit, même ceux qui étaient entrés en première classe en sachant à peine parler russe. Oui, avant d'aller à l'école ils parlaient kalmouk, mais en deux ou trois années d'école, ils avaient tout oublié. [...] C'était le cas pour beaucoup de mes camarades. On se moquait d'eux bien sûr, on les traitait de paysans. [...] Et en un rien de temps, ils avaient oublié tout ce qu'ils savaient». (SS, h, 1963, souvenirs de l'école à Elista en 1970)

Bien que la langue et la littérature kalmoukes aient été conservées dans les programmes (en tant que matière), les manuels scolaires et autres formes de supports institutionnels de la langue, les parents et même, en partie, les enseignants eux-mêmes témoignent du fait que l'enseignement de ces matières avait été dénué de tout contenu. Selon les témoignages des anciens élèves, il ressort que bien souvent, la plus grande partie du cours de kalmouk ou de littérature kalmouke se faisait en russe.

Les élèves non-kalmouks n'étant pas tenus d'assister aux cours de kalmouk, afin de libérer leur emploi du temps: les cours de kalmouks étaient souvent placés en sixième heure ou bien en «heure zéro», soit après ou avant les cinq heures de cours habituelles. Cette situation ne semblait avoir guère d'importance pour l'enseignement de la langue maternelle, se souviennent beaucoup de nos répondants. Ils se rappellent qu'ils regardaient avec envie les enfants russes par la fenêtre jouer au football ou bien rentrer chez eux, eux qui n'étaient pas obligés de suivre des heures de cours supplémentaires; cet état d'esprit ne favorisait guère leur concentration en classe. La place de la langue et de la littérature kalmoukes dans l'emploi du temps scolaire prouvait, aux yeux des écoliers, le caractère marginal de cette discipline. Pratiquement tous ceux qui se souviennent de leurs cours de langue maternelle soulignent le fait que le kalmouk faisait partie des matières semi-obligatoires, et le contrôle des connaissances était une pure formalité.

Les évaluations des matières «langue maternelle» [*'rodnoj jazyk'*] et «littérature en langue maternelle» [*'rodnaja literatura'*] étaient des certificats délivrés par le professeur. Plus tard, de véritables examens furent prévus par le programme pour ces matières, mais ils n'ont jamais été pris au sérieux, ni par les professeurs, ni par la hiérarchie de l'éducation.

«Ma dernière année d'école, nous avions en cours de kalmouk une institutrice très gentille. Comment noter les élèves? Ceux qui n'avaient pas bien travaillé: trois; ceux qui avaient bien travaillé: quatre. Elle ne mettait jamais de cinq à personne». (SS, h, 1963, Elista)

Dans les années 1960 et 1970, les élèves scolarisés maîtrisaient le kalmouk (du moins son usage familial). La tâche des professeurs consistait à leur apporter des éléments de langue littéraire (élever leur niveau lexical et leur enseigner la grammaire). Cependant, parallèlement, le russe asseyait son emprise. La russification a fait naître des stratégies linguistiques chez les anciens élèves eux-mêmes, qui, s'étant trouvés en difficulté dans les années 1960 souhaitaient épargner une telle expérience à leurs enfants. Même les parents qui s'exprimaient avec plus de facilité en kalmouk s'efforçaient de communiquer en russe avec leurs enfants, dès leur plus jeune âge. Cette réaction, malheureusement, a été observée au sein de nombreuses communautés minoritaires. Les écoliers des années 1980 connaissaient très bien le russe au moment d'entrer à l'école, mais une partie d'entre eux seulement parlait kalmouk.

5. LE KALMOUK A L'ÉCOLE DANS LES ANNÉES 1990-2000

Au début des années 1990, la question de l'enseignement du kalmouk a été vivement débattue en République de Kalmoukie. Beaucoup de Kalmouks, en premier lieu des intellectuels, se sont déclarés extrêmement préoccupés par le fait que le russe supplante peu à peu le kalmouk. Les plus radicaux ont suggéré de faire du kalmouk la seule langue officielle de la république de Kalmoukie, cependant, il a résulté de ces débats la spécification dans la constitution de la République de Kalmoukie – le «code de la steppe» – de deux langues officielles en RK (*Sbornik aktov*, 1996, p. 13). L'analyse de cette loi sur la langue est faite dans l'ouvrage de F. Grin (Grin, 2000).

Malheureusement, dans les faits, l'usage du kalmouk dans les médias n'a guère augmenté. Les principaux espoirs de la communauté (et des chercheurs) de voir renaître la langue reposent sur l'école:

«Les grands-parents et les parents d'écoliers d'aujourd'hui, ceux-là mêmes qui furent déportés en Sibérie ou qui sont nés là-bas, sont la première génération de Kalmouks à n'avoir plus parlé dans leur langue maternelle. Par conséquent, il est difficile de croire que les familles kalmoukes d'aujourd'hui puissent former un 'noyau' pour la socialisation linguistique. Dans ce contexte, c'est à l'école qui doit jouer ce rôle de noyau social de la construction et de la régénération linguistique. L'importance de l'école dans la sauvegarde de la langue est donc considérablement accrue». (Kornusova, 2005, pp. 128-129)

Cependant, bien souvent de telles attentes laissent de côté la question de savoir jusqu'à quel point l'enseignement scolaire peut remplacer la

socialisation linguistique de l'enfant au sein de la famille, et comment articuler cet enseignement.

Dans les années 1990-2000, les contenus de l'enseignement scolaire restent très fortement liés à ce qu'ils étaient auparavant. Les enseignants, tout comme les auteurs de manuels, n'envisagent pas l'enseignement du kalmouk à partir de zéro, mais tentent de «recoder» un système déjà existant de façon à situer la langue dans un nouveau contexte. Le plus important est alors d'arriver à faire évoluer la relation de la communauté à cet enseignement linguistique; cependant la majorité des acteurs de ce processus se contente de répéter, sans changer ses habitudes, les anciennes méthodes d'enseignement du kalmouk à l'école.

Dans les années 1990-2000, il existe trois types de programmes scolaires en kalmouk: les classes nationales, où le cycle primaire est assuré en kalmouk, tandis que des cours d'approfondissement de la langue kalmouke sont programmés en cycle secondaire; l'enseignement approfondi du kalmouk; et le programme de scolarité classique. Dans les deux derniers cas, le kalmouk n'est pas la langue d'enseignement, mais le nombre global d'heures de cours consacré à la langue et à la littérature kalmoukes est plus élevé qu'à l'époque soviétique¹⁴. En plus des cours de langue et de littérature kalmoukes, le programme prévoit une heure par semaine d'«histoire et culture de la région natale» de la 5^{ème} à la 9^{ème} année, et une heure d'«apprentissage des traditions des Kalmouks» (TVK) en 10^{ème} et 11^{ème} années¹⁵. Les enseignants font remarquer que ces cours intéressent davantage les élèves que les cours de langue:

«Les cours de langue les ennuient. Ils préfèrent écouter l'histoire de nos ancêtres nomades, s'imaginer à quoi ils ressemblaient, plutôt que d'apprendre des règles de grammaire». (BBD, f, 1974, Jergeninskij)

A partir des années 1990, dans les petits villages, ce sont souvent des enseignants non-kalmouks qui assurent les cours de kalmouk au jardin d'enfant et dans les petites classes. En règle générale, c'est l'éducateur lui-même qui dispense le cours de kalmouk au jardin d'enfant, et pendant le cours de kalmouk, il n'y a ni autre salle disponible, ni collègue pour prendre en charge les enfants non-kalmouks. Dans certains cas, il arrive que des enfants non-kalmouks soient inscrits en classe nationale, dans les classes de petits, souvent dans les petits villages où l'école ne dispose que

¹⁴ Dans les classes générales: deux heures de kalmouk par semaine de la première à la quatrième, puis trois heures de la cinquième à la neuvième, et à nouveau deux heures en dixième et onzième. Dans les classes avec approfondissement de l'étude du kalmouk: en première, deux heures; de la deuxième à la cinquième, quatre heures, et de la sixième à la onzième, trois heures.

¹⁵ Cette matière relève de la composante régionale de l'apprentissage scolaire. Dans les régions peuplées par une ethnie spécifique, ce cours est consacré à l'étude de la culture des populations autochtones (l'appellation du cours peut varier suivant les régions: «ethnographie», «culture traditionnelle du peuple X», etc.).

d'un cours préparatoire. Plus tard, une loi a rendu obligatoire les cours de kalmouk pour tous les enfants de la République de Kalmoukie.

Les évolutions les plus visibles ont été liées à l'ouverture des classes nationales dans les années 1990, prévoyant un enseignement en kalmouk uniquement, ou en kalmouk et en russe à l'école primaire. En deuxième lieu, on a observé des programmes bilingues: les enseignants faisaient classe dans les deux langues, et les manuels scolaires étaient rédigés à la fois en kalmouk et en russe¹⁶. Cette forme d'enseignement bilingue laisse au professeur une grande liberté dans le choix de la langue; selon le nombre d'enfants maîtrisant l'un ou l'autre des idiomes, l'enseignant pouvait choisir la langue dominante pour expliquer les concepts nouveaux, puis les répéter dans la langue la moins bien maîtrisée par l'ensemble des enfants. Les enseignants ayant été soumis à ce programme affirment qu'ils s'efforçaient de répéter chaque information en russe et en kalmouk, mais malheureusement, une telle forme d'enseignement demande trop de temps.

Les classes nationales n'ont été ouvertes qu'après accord des parents d'élèves. Une institutrice du village de Šin-mer, où une classe nationale a ouvert en 1994, se souvient qu'au début:

«C'était difficile avec les parents. Certains s'opposaient à l'ouverture de la classe. Mais après la création de la première classe, ils s'habituerent, et comprirent qu'ils n'auraient pas gain de cause». (ZS, 1953, Šin-mer)

Dans les bourgs plus importants et les villes, les classes nationales mettaient davantage l'accent sur les programmes bilingues (et dans le cadre de ces programmes, privilégiaient le choix du russe comme langue d'explication du cours).

Il semble que les difficultés les plus importantes aient été liées à l'hétérogénéité de la situation linguistique en Kalmoukie: dans certains petits villages, les enfants d'âge préscolaire et ceux inscrits dans les petites classes parlaient déjà couramment le kalmouk, alors que dans d'autres zones, l'immense majorité des enfants scolarisés ne connaissaient pas du tout le kalmouk. Le caractère enclavé de la diffusion du kalmouk est indirectement lié à l'école, parmi d'autres facteurs: entre la fin des années 1950 et le début des années 1960, des écoles nationales en kalmouk ont ouvert dans les villages où le russe était le moins répandu. Cela a eu pour effet de creuser l'écart entre les villages russophones et les villages à dominance kalmoukophone.

Malheureusement, pratiquement tous les locuteurs de langue minoritaire en Fédération de Russie ont été confrontés à ce problème. Pourtant, malgré les avertissements répétés des linguistes, les concepteurs des programmes scolaires ne tiennent presque jamais compte du fait que les

¹⁶ Ainsi, on peut voir par exemple des manuels où la consigne d'un exercice est écrite en russe à droite, et à gauche figure sa traduction en kalmouk, cf. le manuel Erdniev, Oturšuva, 1991.

enfants ne maîtrisent pas la langue de leur peuple. La nécessité d'enseigner le kalmouk à l'école primaire en utilisant les mêmes méthodes que pour une seconde langue [*'second language acquisition'*] a bien souvent été évoquée dans la communauté, mais cela n'a pas débouché sur une quelconque évolution des programmes scolaires et des supports pédagogiques. Beaucoup de parents sont très critiques envers un tel enseignement:

«L'école n'enseigne absolument pas la langue, elle ne peut pas le faire. Elle n'en a pas la possibilité, car les programmes partent du principe que les enfants entrent à l'école la connaissant déjà. Et il n'est pas question de passer à une méthode d'enseignement du kalmouk comme une langue étrangère». (SS, h, 1963, Elista)

De nouveaux supports pédagogiques ont été élaborés, pour l'école primaire uniquement (de nouveaux manuels de kalmouk, des manuels de mathématiques bilingues, etc.), tandis que les manuels de kalmouk et les livres de littérature kalmouke pour les élèves de la 5^{ème} à la 11^{ème} n'ont été que des rééditions (la cinquième ou davantage, parfois corrigées) d'ouvrages déjà existants, tels que celui de (Badamaev, 1990; Kaljaev, 1994). Ces supports avaient été créés dans les années 1960-1970 pour des élèves parlant couramment le kalmouk, alors qu'en 1980, beaucoup d'enfants n'étaient plus capables de comprendre les explications de la grammaire kalmouke en kalmouk, ou encore un passage mal adapté d'un roman sur la création des kolkhozes en Kalmoukie. Dans les écoles rurales, même les rééditions se révèlent souvent inabordables, et les enseignants préfèrent avoir recours dans les classes supérieures aux manuels qu'eux-mêmes utilisaient quand ils étaient élèves; les élèves se transmettent chacun leur tour un manuel orné du drapeau de l'URSS.

Ainsi, dans les années 1990-2000, la politique linguistique de la république révèle un grand manque de cohérence, du moins dans l'enseignement secondaire. Paradoxalement, l'enseignement scolaire du kalmouk représente un symbole si fort, un tel pilier de l'auto-identification ethnique kalmouke, que cela rend difficile la planification linguistique, en particulier l'élaboration de méthodes d'enseignement du kalmouk comme seconde langue. Tous les protagonistes de la planification linguistique (les concepteurs de méthodes, les enseignants et les autres personnes concernées), se trouvent dans l'impossibilité de concilier à l'école le soutien de l'identité ethnique et la sauvegarde de la langue, et renoncent à trouver une solution au problème de la méthode d'enseignement.

CONCLUSION

L'évolution de la situation du kalmouk au cours du XX^e siècle est étroitement liée à l'histoire tragique des Kalmouks: leur déplacement forcé

en Sibérie, des conditions de vie difficiles et un climat inhabituel, la discrimination suivant le critère ethnique. Tous ces facteurs ont contribué à un glissement linguistique et à un passage d'une partie des Kalmouks à la langue dominante, le russe, passage dont l'effet a été renforcé d'une part par la réduction brutale du nombre de locuteurs kalmouks (rappelons qu'à la suite de la déportation, près d'un tiers de la population du groupe a disparu), et d'autre part par la perte de prestige de la langue kalmouke.

La déportation a également eu une influence sur l'identité de la communauté. E.B. Gučínova souligne qu'avant leur déplacement forcé, les Kalmouks se subdivisaient en plusieurs groupes claniques ou ethno-territoriaux. Une fois en Sibérie, il s'est produit une fusion de l'ensemble du groupe. «Dispersés dans les terres à l'est du pays, les Kalmouks ne se souciaient plus de savoir qui était Torgut, ou qui était Derbet. Ce qui importait, c'était l'appartenance au peuple kalmouk» (Gučínova, 2002). Des processus semblables s'observent chez d'autres groupes de populations déportées: comme le montre V. Tiškov, durant les années de répression, le contexte oppressant a eu pour effet de renforcer le sentiment identitaire des Tchétchènes (Tiškov, 2001). La déportation est l'un des mécanismes conduisant à la création d'une «communauté imaginée» (d'autres mécanismes pouvant être les cartes géographiques, les musées régionaux ou les recensements, selon B. Anderson (Anderson, 1998)).

L'utilisation de la langue comme symbole d'appartenance à un groupe est caractéristique du nationalisme et de la mobilisation ethnique (selon la terminologie de J. Fishman, Fishman, 1989). Dans un contexte de mort radicale de la langue et de formation identitaire nationale (de la «communauté imaginée»), la portée symbolique de la langue change soudain d'échelle. D'un côté, la langue maternelle révèle le faible statut social de son locuteur, son appartenance à un groupe faisant l'objet de discriminations, mais de l'autre, elle devient un puissant levier de l'auto-identification. Les interviews et les interventions publiques des Kalmouks démontrent un très fort attachement de la communauté à sa langue après la réhabilitation du groupe ethnique.

L'analyse de l'enseignement scolaire des langues minoritaires sous le régime soviétique met en lumière la nécessité d'associer à cet enseignement un large contexte sociolinguistique et une implication de la communauté. L'étude de l'enseignement scolaire après l'époque stalinienne d'après certains documents révèle une modification très légère du nombre d'heures de cours consacrés à la langue maternelle, et un renouvellement partiel des manuels et des programmes. Cependant, pour comprendre la politique linguistique de l'État, il est indispensable de saisir les changements, souvent implicites, qui sont survenus au sein même des institutions déjà existantes. Dans une société où l'information n'est pas libre, où le système de normes est double, les changements implicites sont souvent plus importants que les réformes officielles. Les interviews mettent au jour plusieurs moments charnières pour la communauté, qui ne résultaient de l'application d'aucune décision officielle, tels que le

remplacement des enseignants au moment du changement de langue d'enseignement au milieu des années 1960, l'interdiction implicite de parler en kalmouk à la récréation, etc.

De même, le mépris ambiant, implicite lui aussi, envers le kalmouk a eu une influence sur le statut de la langue ressenti par la jeune génération de la communauté: les jeunes n'avaient souvent plus la volonté d'apprendre leur langue maternelle. Dans les années 1990, ce comportement avait en partie été surmonté, mais la situation linguistique avait bien changé, et les spécialistes chargés de la planification linguistique n'ont pas pris la mesure de la nouvelle situation. Sous couvert d'une idéologie de renaissance de la langue, les parties prenantes de la planification linguistique n'en utilisent pas moins les mêmes stratégies que par le passé, et préconisent les mêmes programmes d'assimilation.

© Vlada Baranova

Tableau 1. La population des Kalmouks dans l'URSS et dans la Fédération de Russie (d'après les recensements)

Année	1926	1937	1939	1959	1970	1979	1989	2002 ¹⁷
Population (en milliers de personnes)	131	127	134	106	137	147	174	178

¹⁷ Selon le recensement de la population réalisé en 2002, les Kalmouks sont majoritaires dans leur république (ils sont 53%), les Russes arrivent en seconde position (13%), devant les Tchéchènes, les Kazakhs, les Ukrainiens, les Avares et les Allemands).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- *Narodnoe obrazovanie v SSSR, Sbornik dokumentov 1917-1953*. [L'instruction publique en URSS. Compilation de documents des années 1917-1973'], Moskva, 1974.
- *Sbornik normativnyx aktov RK (maj 1993-avgust 1995)*. [Recueil d'actes de normalisation de RK (mai 1993 – août 1995)'], Elista, 1996.
- *Ssylka kalmykov: kak eto bylo* [La déportation des Kalmouks: comment cela s'est passé'], Elista: Kalmyckoe knižnoe izdatel'stvo, 2001, 1, Livre 2. (Recueil de documents.)
- *Stalinskie deportacii, 1928-1953. Dokumenty*. [Les déportations staliniennes, 1928-1953. Les documents.'], Moskva, 2005.
- ALPATOV Vladimir M., 2000: *150 jazykov i politika. 1917-2000: Sociolingvističeskie problemy SSSR i postsovetskogo prostranstva*. [150 langues et la politique. 1917-2000. Les problèmes sociolinguistiques de l'URSS et de l'espace post-soviétique']. Moskva: Kraft.
- ANDERSON Benedict, (1983) 1998: *Imagined communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Revised edition. London – New-York: Verso.
- BADMAEV Bata B., KENZEEV S.A., SANDŽI A., DORAEVA Roza 1990: *Xal'mg keln*. Manuel de 5^{ème}, 6^e éd. corrigée, Elista.
- BAKER C., 2003: «Education as a site of language contact», *Annual Review of Applied Linguistics*, N° 23, pp. 95–112.
- , 1995: *Foundations of bilingual education and bilingualism*, Bridgend: Multilingual Matters.
- CABELL L., MUNZELL M.C., 1992: «The structural consequences of language death», in N.C. Dorian (éd.), *Investigating obsolescent: Studies in language contraction and death*, Cambridge, pp. 181-196.
- ERDNIEV Pjurvja, OČUROVA Marija, 1991: *Bichkdydin matematik. Matematika dlja malyšej*, Elista: Kalmyckoe knižnoe izdatel'stvo.
- FISHMAN Joshua A., 1989: «Puerto Rican Intellectuals in New York: Some Intragroup and Intergroup Contrasts», in *Language and Ethnicity in minority sociolinguistic perspective*, Clevedon – Philadelphia: Multilingual Matters Ltd, pp. 485-497.
- GRIN François, 2000: «Kalmykia: from oblivion to reassertion?», *European Centre for Minority Issues, Flensburg, Allemagne*. ECMI Working Paper, N° 10, Octobre 2000.

- http://www.ecmi.de/download/working_paper_10.pdf
- GUČINOVA El'za B., 2002: *Kto staroe pomjanet, kto staroe zabudet: o stile pereživanija kalmykami deportacionnoj travmy* ['Qui se rappelle le passé, qui oublie le passé: au sujet des souvenirs du traumatisme de la déportation par les Kalmouks'], *Žurnal sociologii i social'noj antropologii*,
<http://www.old.jourssa.ru/2002/2/4aGuchinova.pdf>
- , 2005: *Pomnit' nel'zja zabyt'. Antropologija deportacionnoj travmy kalmykov* ['Se souvenir, impossible d'oublier. Une anthropologie du traumatisme de la déportation des Kalmouks'], Munich, Stuttgart: Ibidem-Verlag.
- KALJAEV A.L., 1994: *Učebnoe posobie po razvitiju reči v 5-9 klassax* ['Manuel de langue parlée pour la 5^e-9^e année'], Elista.
- KORNUSOVA Bosja, 2005: «Jazykovoe planirovanie v Respublike Kalmykija» ['La planification linguistique dans la République de Kalmoukie'], in *Soxranenie i razvitie jazykov: jazykovoe planirovanie v Evrope i Rossii. Supports du séminaire international (28-29 septembre 2004)*, Elista, pp. 121-132.
- KOŽEMJAKINA Valentina A., 2003: «Kalmyckij jazyk» ['La langue kalmouke'], in G.D. MacConnel, V.Y. Mixalčenko, (éds.), *Pis'mennye jazyki mira: Jazyki Rossijskoj Federacii. Sociolingvističeskaja ehnciklopedija*, vol. 2, Moskva: Akademija, pp. 168-182.
- KREINDLER Isabel T., 1989: «Soviet Language Planning since 1953», in M. Kirkwood (éd.), *Language Planning in the Soviet Union*, London: Macmillan, pp. 46-63.
- LAZZERINI Edward, 1985: «Crimean Tatar: The Fate of a severed tongue», in I.T. Kreidler (éd.), *Sociolinguistic Perspectives on Soviet National Languages. Their Past, Present and Future*, Berlin; New York; Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 109-124.
- NAMŽILOV Cyren N., 1994: «Jazykovaja situacija v Respublike Burjatija» ['La situation linguistique dans la République de Bouriatie'], in *Jazykovye problemy Rossijskoj Federacii i zakony o jazykax*, Moskva: Institut jazykoznanija RAN.
- PORTELLI A., 1991: «The Death of Luigi Trastulli: Memory and the Event», in *The Death of Luigi Trastulli and Other Stories. Form and Meaning in Oral History*, Albany, State University of New York Press, pp. 1-26.
- ŠARAPOV V., 1965: «Russkij jazyk v kalmyckoj škole» ['Le russe à l'école kalmouke'], *Narodnoe obrazovanije*, N° 11, pp. 19-32.
- Tašninov Nikolaj, 1969: *Očerki istorii prosveščeniya Kalmyckoj ASSR* ['Un aperçu de l'histoire de l'instruction dans l'ASSR de Kalmoukie'], Elista.
- THOMPSON Paul, 1988: *The Voice of the Past: Oral History*. Oxford: Oxford University Press.

- VOLKOV V., KINGKEĪD V., 2003: *Voprosy o graždanstve, nacional'nosti i jazyke: obščee i osobennoe v otvetax naselenija Kalmykii*, in *Etnografija perepisi-2002* [‘Les questions de la citoyenneté et de nationalité dans la langue: le commun et le privé dans les réponses de la population de la Kalmoukie’], Sous la direction de E. Filippovaja, D. Arel, K. Gousef. Moskva, http://eawarn.ru/pub/EthnoCensus/WebHomeEthnoPerepis/ethno_census10.htm
- UBUŠAEV Kirill V., 2003: *Deportacija i pravovaja rehabilitacija kalmyckogo naroda: istoriko-pravovye aspekty (1943–1991 gg.)* [‘La déportation et la réhabilitation juridique du peuple kalmouk : les aspects historiques et juridiques (1943-1991)’]: thèse du docteur en droit, Stavropol’.
- XUDAVERDJAN Vladimir C., 1998: «Sociologija čtenija nacional'noj knigi» [‘La sociologie de la lecture du livre en langue nationale’], *Sociologičeskie issledovanija*, N° 7, pp. 100-108.

LISTE D’ABREVIATIONS

GARF – Archives d’État de la Fédération de Russie
 GATO – Archives d’État de la région de Tomsk
 KASSR – République autonome socialiste soviétique de Kalmoukie
 KAO – République autonome de Kalmoukie (jusqu’en 1935)
 NARK – Archives Nationales de la République de Kalmoukie (anciennement CGA KASSR)
 RK – République de Kalmoukie
 CGA KASSR – Archives centrales d’État de la République autonome socialiste soviétique de Kalmoukie



L'école dans un village kalmouk, années 1920.
<http://www.history08.ru/author/admin/page/10/>